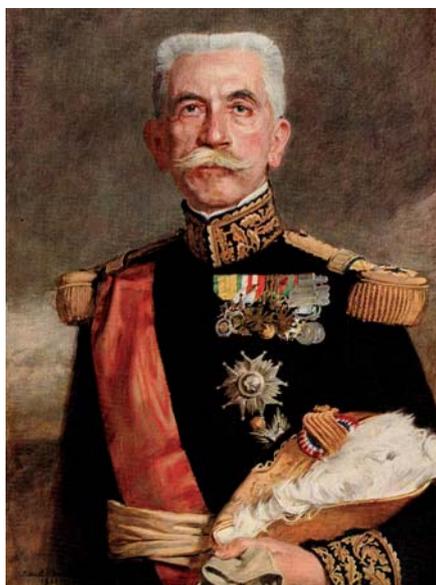


# LYAUTEY, Maréchal de France



Lyautey, sorti de Saint-Cyr en 1873, à l'âge de 19 ans, fut d'abord un brillant officier de cavalerie légère, l'arme d'avant-garde d'alors. Sa vocation coloniale s'éveilla en 1894, lorsque, envoyé au Tonkin, il se trouva sous les ordres de Galliéni. Après cinq ans passés à Madagascar (1897-1902) il trouva en Afrique du Nord son domaine d'élection. Il commanda le territoire d'Ain Séfra de 1903 à 1906, puis la Division d'Oran de 1906 à 1910. Dès cette période, son action s'étendit au Maroc où il pacifia et organisa la région frontalière Algéro-Marocaine.

Résident général au Maroc de 1912 à 1925, avec une brève interruption en 1917 où il occupa le poste de ministre de la guerre, il sut mener de front la conquête, la pacification et l'organisation du pays et les poursuivre même pendant la Grande Guerre, dans les circonstances les plus critiques avec les moyens les plus limités. Sa méthode, ingénieux dosage de politique et de force, s'inspira de celle des grands bâtisseurs d'empire sous les ordres desquels il avait servis. Elle se résume schématiquement en quelques principes :

– celui de Bugeaud, d'abord « en Afrique se garder par le mouvement »,

– assurer son prestige, « montrer sa force pour ne pas avoir à s'en servir »,

– et mieux encore que s'imposer par la crainte, « inspirer la confiance par le respect des coutumes et les services rendus ».

Par cette méthode il obtint de rapides succès : dès 1912, Marrakech est occupée ; la prise de Taza, en 1914, assura la liaison avec l'Est marocain et l'Algérie. Cependant au cours de la guerre de 1914-1918, Lyautey eut de rudes combats à soutenir contre les dissidents et, en 1925, il eut à s'opposer à un violent assaut parti du Riff, en zone espagnole : ce fut

## et le Service de Santé

Jacques Devautour (Bx 59)

la campagne du Riff, menée en commun par la France et l'Espagne de 1925 à 1926. Chaque parcelle du Maroc pacifié, Lyautey se consacrait aussitôt à l'organisation du pays, accordant une place de choix, dans cette œuvre, à la mise sur pied de son équipement sanitaire.

Rentré en France, Lyautey meurt le 27 juillet 1934 à Thorey. Le 30 octobre 1935, tandis que tonne le canon, le cercueil du Maréchal est descendu du croiseur qui l'a amené de France. Une foule innombrable de cavaliers marocains, accourus de partout, lui fait une escorte recueillie jusqu'à Rabat, où il repose dans une Koubba au toit de tuiles vertes, dressée sur cette terre qu'il avait tant aimée.

La devise du Maréchal Lyautey : « La joie de l'âme est dans l'action ».

**Le texte sus-jacent, présenté par Jacques Devautour, a été diffusé par le Service de Santé des troupes du Maroc pour le centenaire, en 1954, de la naissance de Lyautey (1854-1934).**

### Le Service de Santé, auxiliaire de LYAUTEY

En 1912, lors de son arrivée à Rabat, Lyautey, riche des enseignements de ses séjours antérieurs outre-mer, était convaincu que, s'il était parfois nécessaire de recourir à la force, rien n'était plus « payant » que d'inspirer la confiance aux Marocains en respectant leurs coutumes et en leur venant en aide. Pour cela, le meilleur moyen d'action était, à ses yeux, de leur apporter le secours de nos médecins qu'il a toujours, à ce titre, considérés comme des auxiliaires les plus précieux.

L'anecdote suivante, rapportée par le colonel Bénédic, ancien chef du cabinet militaire de Lyautey (1), est caractéristique.

Lyautey vient d'être nommé Résident général au Maroc. Nous sommes le 28 avril 1912. Le temps presse, en effet il se prépare à Fez des événements graves et le départ de Lyautey ne saurait souffrir de retard. Il s'accorde huit jours pour prendre contact à Paris avec les différents ministères et travaille très tard le soir avec ses futurs collaborateurs pour étudier la situation difficile qu'il est appelé à prendre en main.

Un soir, il interpelle le colonel Bénédic et lui dit :

– Connais-tu le Directeur du Service de Santé du Ministère de la guerre ?

– Oui, lui répondit-il, c'est le Médecin général Toussaint qui était mon professeur à l'École de guerre.

– Vas le voir dès demain matin, j'ai vu cet après-midi M. Millerand (alors Ministre de la guerre) et il m'accorde 60 médecins de plus que ceux du Corps d'occupation, règle la question avec le Directeur du Service de Santé.

Le directeur de Service de Santé marqua son accord sur ces propositions.

– C'est parfait, dit le Général, c'est tout ce que je voulais.

– Maintenant que vous avez satisfaction avec vos médecins, voulez-vous me dire, demanda le colonel Bénédic, pourquoi vous en avez tant besoin, étant donné qu'il y a au Maroc, outre tous les médecins du Corps d'occupation, une quinzaine de médecins affectés à différents titres au Protectorat ?

Le Général répondit :

– Tu n'as pas compris ? Tu sais pourtant bien que je vais employer ces 60 médecins principalement à des fonctions médicales mobiles, lesquels vont pénétrer peu à peu le pays pour en assurer l'amélioration sanitaire et me faire une solide propagande politique.

D'ailleurs, n'avait-il pas écrit, quinze ans plus tôt, à Madagascar :

« Ayant à pénétrer en pays sakalave chez des populations rebelles à notre occupation que décimait la variole, j'avais acquis la certitude que si j'avais à ma disposition une escouade de médecins munis de bons vaccins, je pourrais réduire au minimum l'opération militaire et j'avais même téléphoné au général Galliéni :

– « Si vous pouvez m'envoyer quatre médecins de plus, je vous renvoie quatre compagnies ».

Ce souci constant du maréchal Lyautey de s'appuyer sur le « Toubib », son premier et principal collaborateur, va se traduire dès son arrivée au Maroc par la mise sur pied des fameux « Groupes sanitaires mobiles » qui avaient fait leur preuve à Madagascar d'abord, puis dans le Sud Oranais. Lyautey s'y intéresse au point de nommer parfois, personnellement, les chefs de certains de ces groupes sanitaires.

« Il n'est pas de fait plus solidement établis que l'efficacité du rôle du médecin comme agent de pénétration, d'attirance et de pacification », répétait-il.

Pour lui, « chaque colonne importante doit posséder son médecin d'assistance indigène

comme son officier de renseignement, tous deux appelés à collaborer à l'œuvre commune d'attirance et de pacification, c'est-à-dire à une politique de parti pris conciliante qui montre à l'indigène la force de nos armes pour éviter de s'en servir, et envisage toujours, lorsque la nécessité veut qu'on le combatte, les moyens de ne rien entreprendre qui puisse faire de lui un irréductible ennemi ». Et il ajoutait, en parlant des Marocains : « n'oubliez pas que ces hommes, à les bien observer, sont sans doute différents de nous, mais sur bien des points ne nous sont pas inférieurs ».

Le Corps de santé a payé un lourd tribut dans cette lutte qu'il menait sans cesse et souvent dans des conditions très précaires, contre les épidémies dévastatrices de douars et de tribus. Mais le médecin a souvent l'immense satisfaction de gagner, en retour, la confiance et la reconnaissance des indigènes. En voici un exemple, raconté dans son livre « *Le Grand Atlas marocain* » par le médecin-major Chatinières. Un jour, à Ouarzazate, il était l'invité du khalifa Si Hammadi qui venait de se rallier à notre cause, celui-ci le fit monter sur la terrasse de sa casbah d'où il lui montra la palmeraie qui s'étendait à perte de vue et dont les villages étaient encore en dissidence :

« Tu peux aller, lui dit-il, en toute confiance chez eux, je regrette de ne pouvoir t'y accompagner car ils me recevraient à coup de fusil ; mais ta qualité de toubib est pour toi une sauvegarde, ils seront ravis de t'accueillir et de te faire fête ».

## Lyautey et le médecin

Lyautey ne voyait pas seulement dans le médecin que son meilleur auxiliaire : il en avait fait de lui son ami de prédilection. Il l'aimait en raison des bienfaits qu'il en avait reçus dès son enfance qui fut délicate et au cours de sa vie mouvementée. En 1929, invité au congrès de chirurgie de Paris, il dit dans une improvisation émouvante, l'affection et l'estime qu'il avait éprouvées pour ce collaborateur doublé d'un ami que fut pour lui le médecin :

« À cinq ans, dit-il, condamné par tous les médecins, j'étais opéré et sauvé par Velpeau, le grand Velpeau lui-même. C'était un beau début ! À vingt-cinq ans j'étais aux mains du Professeur Richet ; plus tard, c'est à Rennes que je suis opéré par le Professeur Lejeune. Puis au Maroc les interventions chirurgicales se succèdent : le Professeur Massoulard m'ouvre la gorge pour un os de perdreau ! On m'opère d'une hernie ; le Docteur Guisez me rouvre la gorge pour une arête de brochet. Enfin, à Paris, c'est le Professeur Gosset qui, cette fois, ouvre ma vésicule biliaire et me tire d'une bien mauvaise affaire... je suis vraiment un beau cas !

Après avoir énuméré de façon humoristique les raisons de sa reconnaissance pour le Corps médical, il revient vite à son sujet préféré, le médecin de colonisation :

« ... le toubib ! Ce nom vénéré des populations. Oh, non, pour elles il n'est pas le médi-

castre dont on ricane, il est le toubib, nom vraiment magique au sens littéral de magicien. Pour ces populations primitives et réfractaires, une cure heureuse, une opération réussie par ces admirables chirurgiens de nos groupes mobiles, mais c'est une tribu pacifiée et l'on se retrouve en pleine tradition évangélique : "Lève-toi, prend ton lit et va-t-en", avec toute la force de propagande, toutes les conversions qui émanaient du paralytique guéri ». Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai si souvent dit, notamment aux Journées médicales de Bruxelles, il y a trois ans, où j'ai rappelé le rôle du médecin et chirurgien aux colonies. Je ne reviendrai pas sur les noms que j'ai alors cités : ils sont trop ».

« Je ne termine que par un mot pour vous remercier de ce que vous m'avez dit, notamment en rappelant que j'avais "fait confiance au Corps de santé militaire et civil" ; certes, parce que là, comme d'ailleurs en bien d'autres domaines, je n'ai jamais distingué entre civils et militaires, je n'ai jamais pu concevoir qu'il dût y avoir une médecine et une chirurgie militaires et une médecine et une chirurgie civiles, il n'y en qu'une et les galons importent peu ».

## Les médecins et Lyautey

Si Lyautey aimait les médecins, ceux-ci le lui rendaient bien et chacun travaillait par amour et par admiration pour le « Patron », il laissait à tous ceux qui l'approchaient l'impression d'un grand seigneur avide d'action et séduisant jusqu'à la persuasion. Le docteur Colombani en donne cet exemple émouvant :

« Un jour Lyautey, en inspection dans le Sud, surprend en pleine action de défense prophylactique le docteur S... dans la région de Béni Mellal où sévit le typhus. Depuis huit jours ce médecin se trouvait seul, dans un coin désolé, sous la tente et il y faisait, de la bonne besogne. Lyautey s'arrête, le fait appeler, se fait expliquer le travail en cours, puis l'invite à déjeuner avec lui. Le lendemain, le Directeur recevait une lettre qui se terminait ainsi :

– « J'ai donc jeûné avec le Grand Chef. Il m'a parlé de Bordeaux ma ville natale, de mes maîtres de la Faculté qu'il connaît tous, de ma famille, des allées de Tourny et aussi du Médoc et du Sauternais. Et j'ose à peine vous dire qu'il m'a demandé si j'étais content de mon Directeur. Je lui ai répondu que je l'aimais comme un père. Il m'a paru bien content, il m'a serré la main et m'a fait reconduire à mon campement dans l'auto à fanion tricolore ».

– « Monsieur le Directeur, je ne suis pas encore revenu de cette aventure extraordinaire et je me demande si je n'ai pas rêvé. Quel homme, quel chef ! Et comme on a envie de se dévouer pour lui : jusqu'au sacrifice, comme vous nous l'avez dit un jour... Je l'ai maintenant à jamais dans mes yeux et dans mon cœur ».

Si Lyautey produisait une forte impression sur ses subordonnés par l'intérêt parfois pas-

sionné qu'il leur portait, son orgueil dont les manifestations étaient dictées par le souci constant du prestige de la France, qu'il représentait au Maroc, ne le rendait pas moins séduisant. Un exemple pathétique de ce sentiment est raconté par le docteur Colombani qui en fut le témoin direct :

« C'était en 1923, le Résident revenant de la conférence d'Alger rentrait à Rabat. Mais en cours de route entre Oujda et Taza il fut pris d'une violente crise hépatique qu'aggravaient les cahots de l'automobile. Devant ses souffrances et la gravité de son état je lui déclarai qu'il fallait absolument s'arrêter à Taza pour y attendre la fin de la crise, dans une immobilisation complète ».

– « Jamais de la vie me répondit-il, continuons sur Fez.

« J'insistai, je suppliai. Je ne cachai pas au Maréchal que sa vie était en danger et qu'une péritonite était à craindre. Mais on ne résiste pas à une injonction de Lyautey et il fallut absorber cent vingt kilomètres qui, parcourus en sept interminables heures, furent angoissantes malgré la morphine, pour l'illustre malade et un véritable calvaire pour le malheureux médecin. Enfin nous arrivons à Fez, installé dans sa chambre du palais de Boujeloud, le Maréchal, un peu calmé m'interpelle :

– « Eh bien, tu vois, mon pauvre toubib, nous sommes à Fez et je suis vivant !

« Sans doute, monsieur le Maréchal, répondis-je, mais nous venons de commettre une imprudence impardonnable et je veux vous déclarer maintenant que vous aviez neuf chances sur dix de mourir au cours du trajet. Pourquoi donc ne pas vous être arrêté à Taza ?

« Tu ne comprends pas, tu ne comprends vraiment pas ? Et de sa voie rauque, se raidissant encore contre la douleur :

« Tu ne comprends pas qu'un Lyautey ne pouvait pas claquer à Taza, un Lyautey ne peut mourir qu'à Fez, ville impériale.

Tel fut Lyautey, qui fit le Maroc moderne.

Mais si son œuvre a presque atteint la perfection aussi bien dans le domaine de l'action médico-sociale que dans les divers autres domaines où elle a été appelée à se manifester, ce résultat n'a pu être obtenu que par ce qu'il appelait « l'esprit d'équipe », c'est-à-dire la « collaboration cordiale et constante de subalternes dévoués avec des chefs vénérés dont le but était de faire aimer la France ».

– « Rien de grand ne se fait sans amour, aimait-il à répéter à ses intimes, « l'homme qui vaincra sera celui qui a toujours devant lui un idéal, qui aime l'action pour l'action, qui sans cesse s'ingénie, veut le mieux, s'efforce, ne ménage pas sa monture, cherche midi à quatorze heures, qui, fut-il boiteux, quitte le logis, qui, grenouille, osera se faire aussi gros que le bœuf. Peut être en crèvera-t-il, mais il aura vécu. »

« Mes amis, nous avons l'éternité pour nous reposer ».

Rabat, novembre 1954